

Denis Adrien ATANGANA NGONO

Université de Bertoua

adrienatangana@yahoo.fr

Les avatars du capitalisme dans *L'Argent* d'Emile Zola et *Sérotonine* de Michel Houellebecq

Résumé

Le pouvoir de l'argent et son impact sur le fonctionnement psychique et social de l'individu sont au cœur des fictions romanesques de Michel Houellebecq et d'Emile Zola. A travers les romans *L'argent* et *Sérotonine*, l'argent est loin d'assurer la stabilité psychique et sociale des personnages ; il se révèle plutôt comme un monstre dévorant des vies, un instrument de déliaison et de fracture sociétale. La problématique de cette réflexion s'intéresse au pouvoir de l'argent sur le corps individuel et social dans les sociétés fictives capitalistes. Fondée sur l'hypothèse que l'argent est un facteur d'atomisation sociale dans lesdites sociétés, cette étude prend appui sur les approches théoriques de la sociocritique et de la thématique, respectivement de Henri Mitterrand(1980) qui établit le lien entre le texte, le social, l'historique et l'idéologique et du culturel et de Jean Pierre Richard(1961) qui préconise trois moments dans l'étude du thème, à savoir l'identification du thème, la description de ses motifs et l'analyse du paysage imaginaire ; et entend parvenir à la conclusion selon laquelle le système capitaliste porte en lui les germes du nihilisme qui peut être humanisé par l'avènement d'une économie solidaire, sous-tendue par l'alternative socialiste.

Mots-clés : capitalisme, nihilisme, déliaison, économie solidaire, socialisme

Abstract

The power of money and its impact on the psychic and social functioning of the individual are at the heart of Michel Houellebecq and Emile Zola's fiction. Throughout the novels, *L'argent* and *Serotonine*, money is far from ensuring characters' psychic and social stability, rather, it reveals itself as a monster devouring lives, an instrument of unbinding and societal break up. This reflection focuses on the power of money over the individual and social body in fictional capitalist societies. Based on the hypothesis that money is a factor of social atomization in such societies, the study draws on Jean Pierre Richard's approach to thematic criticism, which advocates three stages in the study of a theme: identification of the theme, description of its motives and analysis of the imaginary landscape. It further aims to reach the conclusion that the capitalist system carries within it the seeds of nihilism which can be humanized by the advent of an economy of solidarity, underpinned by the socialist alternative.

Key words: capitalism, nihilism, unbinding, solidarity economy, socialism.

Abréviations : L : *L'argent*, S: *Sérotonine*

Introduction

Le pouvoir de l'argent est d'une emprise insoutenable et irréversible dans les sociétés essentiellement capitalistes¹. Dans ce système économique, l'argent est perçu comme un régulateur social, (Simmel, 1986) en facilitant les phénomènes de valeur et d'achat, d'échanges et de moyens d'échanges, de formes de production et de biens de fortune. A ce titre, l'on ne saurait nier sa valeur positive et cardinale en raison de l'épanouissement matériel qu'il assure et l'assurance de bien-être social qu'il rend possible. Mais, par-delà cette fonction sociale établie, l'argent se révèle, dans la société néolibérale caractérisée, selon J. Gadrey (2001), par le « Nouvel-Esprit » du capitalisme dominé par la logique « de la consommation-jouissance, de la concurrence et de l'expansion des échanges marchands », comme la source du désenchantement de l'être et de sa déliaison sociale. En d'autres termes, l'argent acquiert plutôt l'image d'un « monstre dévorant » qui consume des vies, contribue à l'anéantissement psychique des individus et délie ces derniers du corps social. Ainsi, les romans *L'Argent*(1891) d'Emile Zola et *Sérotonine*(2019) de Michel Houellebecq, malgré leur distance temporelle, donnent à voir les intrigues romanesques où des personnages fictifs traversent des expériences de déconstruction sociale et psychologiques liées à l'austérité des lois du système économique capitaliste. Par-delà des époques, les deux romans transposent esthétiquement l'influence des données économiques sur le fonctionnement des sociétés. Leurs fictions montrent comment la société capitaliste confère à l'argent le pouvoir de régulateur social, en érigeant l'argent comme une valeur en soi qui, malheureusement, semble antinomique à « l'économie de la vie »² et donc à la satisfaction des besoins normaux de l'existence. Ce qui donne à penser que l'argent exerce une influence plutôt négative sur l'individu. Il apparaît paradoxalement dans cette société textuelle comme un moyen de déliaison ou de désincorporation sociale. En effet, comment l'imaginaire du capital s'incorpore à l'économie des textes ? Quelle est l'influence du capital dans la socialisation des

¹ Il faut souligner que la notion de capitalisme n'est pas nouvelle dans la littérature économique. Toutefois, ce sont ses formes qui changent selon des époques. Selon Gérard Dussouy(2009 : 61), « le capitalisme est passé par une succession d'étapes, depuis le capitalisme marchand autrefois, au capitalisme productif ou industriel hier, et au néocapitalisme ou au *métacapitalisme* aujourd'hui[...] parce qu'il se réduit de plus en plus à des jeux de capitaux sur le capital menés essentiellement sur des marchés financiers ». Ces clarifications conceptuelles s'imposent pour montrer le lien entre les deux œuvres malgré leur écart diachronique. L'on peut à cet égard situer l'œuvre de Zola dans l'ère du capitalisme industriel régie par la politique du protectionnisme alors que celle de Houellebecq traite de la société contemporaine qui est un « artefact du système national/mondial hiérarchisé à la confluence des logiques nationales dominantes et des logiques des oligopolistiques transnationales ».

² « *L'économie de la vie* désigne un vaste régime d'agencements propre aux contraintes du réel, Simmel, 1986, p.19

personnages ? Que pouvons-nous déduire de cette représentation du capitalisme dans l'univers imaginaire de Zola et de Houellebecq ?

Pour conduire cette étude, nous recourons à la critique thématique de J.P. Richard (1961) qui préconise trois principaux moments d'analyse, à savoir l'identification du thème, la description des motifs et l'analyse du paysage imaginaire. Cette démarche critique sera complétée par la sociocritique qui accorde une place importante au *corpus* dans la mesure où l'étude part du texte pour aboutir à l'interprétation de la société. Cette démarche qui met en avant le texte littéraire se veut binaire car elle permet de percevoir l'influence du contexte social sur les écrits d'un écrivain d'une part, et la manière dont il se sert de la société pour écrire son œuvre d'autre part. C'est ce regard croisé entre le texte et la société qui donne l'occasion au lecteur de faire, à travers celui-ci, une interprétation des faits sociaux. Nous nous appuyons sur la démarche sociocritique de H. Mitterrand(1980 :7) qui écrit : « le texte du roman ne se limite pas à exprimer un sens déjà là : par le travail de l'écriture, il produit un autre sens, il modifie l'équilibre antérieur du sens, il réfracte et transforme tout à la fois, le discours social » L'implémentation de cette démarche interprétative commande que nous fassions tout d'abord ressortir l'économie sémantique du thème du capitalisme dans la diégèse des écrivains ; ensuite, que nous décrivions des formes de déliaison de l'être observées ; enfin, que nous aboutissions à la mise en exergue des systèmes idéologiques en construction.

1. Les marques du capitalisme dans les textes

J.P. Richard présente le thème comme un « principe concret d'organisation, un schème autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde ». Cependant, l'identification du thème d'étude passe par la constitution d'un réseau d'indices référant à l'analyse structurale d'un texte (personnage, lexique, écriture, thème) C'est ainsi que notre démarche s'est enrichie des apports de M.P. Schmitt et A. Viala (1982) et M. Bakhtine (1978), qui proposent pour l'inventaire des thèmes, la constitution des isotopies sémantiques. A cet effet, pour la mise en exergue du capitalisme dans les récits, nous ferons ressortir ses traits caractéristiques c'est-à-dire des sous-thèmes qui donnent sens et signification à ce que Frédéric L, (2019 :5) appelle une « économie économique guidée par des logiques capitaliste et concourant entre autres aux intérêts égoïstes ». Dans notre corpus, nous pouvons déterminer la présence du thème structateur qu'est le capitalisme à travers l'isotopie de la concurrence et des diverses opérations de placements financières.

1.1. L'isotopie de l'ultra-concurrence

Concept créé par A.J. Greimas (1955) dans le domaine de la sémantique structurale et vulgarisé par la suite en analyse du discours ; l'isotopie désigne globalement les procédés concourant à la cohérence d'une séquence discursive ou d'un message. En effet, l'isotopie définit les mécanismes régulateurs contribuant à faire d'un énoncé, d'un texte une

« une totalité de signification » (Greimas, 1956 : 53). C'est dire que l'effet de la concurrence laisse observer d'un côté des gagnants et de l'autre des perdants. Et, comme tous les moyens sont bons ici pour réussir, les acteurs se livrent à des luttes d'intérêts sans merci. Il est donc question de tabler sur les indices textuels liés au motif de la concurrence, sous forme de sous-thèmes.

1.1.1. Le sous-thème de la lutte

Dans le système capitaliste, tout porte à croire que la bataille voire la compétition économique est consubstantielle à la survie des acteurs économiques. Le capitalisme qui favorise une économie de marché transforme ce dernier en un domaine de la lutte. Car, chacun voudrait prendre l'avance sur ses potentiels concurrents. Le relevé d'indices suivant atteste le sens du combat ou de la compétition entre les personnages engagés dans la bourse :

- « (L : 6) inassouvi, torturé du besoin de jouissances et de conquêtes », « bataille de l'argent », (L : 8), « le banquier roi, le maître de la bourse et du monde » (L : 11), « *Ah réussir enfin, remettre le talon sur ces gens qui lui tournaient le dos, et lutter de puissance avec ce roi de l'or et l'abattre peut-être un jour* » (L : 12),
- « Dans les batailles meurtrières de la finance », (L : 15)
- « Dès qu'il apprenait une faillite, il accourrait », (L : 23)
- « L'étrangler au premier succès » (L : 24),
- « Être le roi de la charité, le Dieu adoré de la multitude des pauvres, devenir unique et populaire » ; (L : 45),
- « Se battre, être le plus fort dans la dure guerre de la spéculation, manger les autres pour ne pas et ne pas faire qu'ils vous mangent » (L : 46),
- « Abattre Gundermann, cela le hantait d'un désir chimérique chaque fois qu'il était vaincu », (L : 47),
- « Les grandes maisons de crédit et les grands magasins tuent toute la concurrence, s'engraissent de la ruine des petites boutiques » (L : 33).

À l'observation, toutes ces expressions démontrent la logique de la compétition économique, laquelle va jusqu'à l'extermination physique des perdants. C'est cet esprit qui anime Saccard, hanté qu'il est par le désir de parvenir au succès. Parti de rien, il nourrit l'ambition de rivaliser les grands financiers dont la réputation est établie dans le monde de la finance. Ce faisant, il n'hésite pas à prendre des risques quitte à tout perdre.

1.1.2. Le sous-thème du risque

Dans la société capitaliste, le risque fait partie des options économiques. Il répond à la culture des affaires. Celle-ci répond à la sagesse populaire selon laquelle : « Qui ne risque rien n'a rien ». Ainsi, les personnages portent en eux des rêves de succès retentissant tout en minimisant les risques. Pour Saccard, il faut surmonter la peur de l'échec.

Il croit à l'impossible, à la chance. Voilà pourquoi nous pouvons retenir ces paroles découlant de sa philosophie :

« La marche en avant, irrésistible, la poussée sociale qui se rue au plus de bonheur possible, le besoin d'agir, d'aller devant soi, [...] l'argent, aidant la science, faisait le progrès », (L : 66) ; « on perd, mais on gagne, on espère un bon numéro, mais on doit s'attendre toujours à en tirer un mauvais, tenter le hasard, obtenir tout de son caprice, être roi, être dieu ! » (L : 104),

« Sans la spéculation, on ne fait pas d'affaires [...] Faites flamber un rêve à l'horizon, promettez qu'avec un sou on en gagnera cent, offrez à tous ces endormis de se mettre à la chasse de l'impossible, des millions conquis en deux heures » (L : 124).

Les indices ci-dessus montrent combien le personnage est animé par l'idée de réussir à tout prix. Toutefois, le problème des inégalités reste préoccupant dans ce système concurrentiel.

1.1.3. Le sous-thème des disparités économiques :

L'une des critiques adressées au système capitaliste est le maintien des inégalités économiques. Cela se cristallise dans le récit Houellebecq avec le sort subi par des petits producteurs. Tout est mis en œuvre pour les maintenir dans une position inférieure pendant que les gros producteurs s'épanouissent avantageusement. C'est ce que déplore Florent en évoquant cette discrimination abusive lorsque le pays (La France) est sur le point de signer des accords de libre-échange avec les pays du Mercosur ; décision commerciale qui conduira les producteurs du Roussillon dans une impasse totale, car ne bénéficiant d'aucun soutien réel de la part de l'AOP :

J'étais en effet parti avant d'avoir remis ma note de synthèse sur les producteurs d'abricots du Roussillon, [...], dès que les accords de libre-échange actuellement en négociation avec les pays du Mercosur seraient signés il était évident que les producteurs d'abricots du Roussillon n'auraient plus aucune chance, la protection offerte par l'AOP « abricot rouge du Roussillon » n'était qu'une farce dérisoire, le déferlement des abricots argentins était inéluctable, on pouvait d'ores et déjà considérer les producteurs d'abricots du Roussillon comme virtuellement morts, il n'en resterait pas un, pas un seul, même pas un survivant pour compter les cadavres. (S : 15)

Cette inquiétude de Florent exprime le sort marginal réservé aux petits producteurs. En effet, il est clairement établi que ceux qui évoluent dans le système capitaliste sont essentiellement ceux qui sont proches du pouvoir décisionnel. Ainsi, les pauvres petits producteurs sont condamnés à la misère. Aucune mesure incitative ne leur est accordée de telle manière que ces derniers puissent améliorer leurs productions. Ce qui n'est pas le cas avec des grosses firmes d'élevage qui bénéficient de l'accompagnement, quoi qu'elles ne respectent nullement les normes requises. Pour le déplorer, le narrateur évoque le cas de cette industrie située dans la zone industrielle d'Elbeuf, où Camille, jeune vétérinaire en stage, y avait été convié par la

DRAF, mais n'avait pas pu rester à cause de la maltraitance de ces pauvres bêtes qui l'a tellement terrifié, au point de vouloir abandonner ce métier. Cette industrie de poule est décrite comme :

un élevage énorme, plus de trois cent mille poules, qui exportait ses œufs jusqu'au Canada et en Arabie Saoudite, mais surtout il avait une réputation infecte, une des pires de la France, [...], des milliers de poules tentaient de survivre, serrées à se toucher, il n'y avait pas de cages c'était un « élevage au sol », elles étaient déplumées, décharnées, leur épiderme irrité et infecté de poux rouges, elles vivaient au milieu des cadavres en décomposition de leurs congénères, passaient chaque seconde de leur brève existence-au maximum un an à caqueter de terreur. (S : 104-105)

Il ressort simplement que, malgré les failles que présentent les grosses firmes, celles-ci continuent d'exercer impunément, sans être inquiétées par l'establishment. De telles mesures de protection ne sont réservées qu'aux « gros porteurs ». C'est ce qui justifierait le trouble de la jeune Camille qui ne comprend pas la justification de cette impasse. Elle essaie en vain de comprendre pourquoi une telle industrie continue de fonctionner. Ceci la pousse à poser une série d'interrogations accablantes à Florent. Ce dernier, venu immédiatement sous sa demande pour l'extirper de cet endroit, ne sait quoi lui répondre :

Comment des vétérinaires, inspecteurs de la santé publique, pouvaient-ils laisser faire ça ? Comment pouvaient-ils visiter ces endroits où la torture des animaux était quotidienne, et les laisser fonctionner, voire collaborer à leur fonctionnement, alors qu'ils étaient quand même, au départ, vétérinaires ? Là, j'avoue qu'en effet je me suis interrogé : étaient-ils surpayés pour garder le silence [...] je préférerais me taire. (S : 105)

En tout état de cause, le personnage pose des questions oratoires dans le but d'exprimer sa désapprobation des politiques iniques préconisées pour protéger des grosses firmes, des gros investisseurs au détriment du sens de la justice. Dans ce système capitaliste, les plus forts en termes de pouvoir d'achat, demeurent les plus privilégiés pour l'accumulation de leur capital ; tandis que les moins nantis se retrouvent de plus en plus démunis. Ainsi, le système engendre des luttes où tous les coups sont permis pour se hisser au sommet. D'ailleurs, le narrateur, chez Zola, fait observer des luttes fratricides, à n'en point finir : « Dans ces batailles de l'argent, sourdes et lâches, où l'on éventre les faibles, sans bruit, il n'y a plus de liens, plus de parenté, plus d'amitié : c'est l'atroce loi des forts, ceux qui mangent pour ne pas être mangés » (L : 304). A partir de cri exprimé, l'on comprend aisément que le capitalisme est loin d'assurer l'harmonie et des équilibres économiques. Il est plutôt susceptible d'engendrer des conflits d'intérêts. C'est ce que relève Frédéric (2019 :8) quand il fait observer que le capitalisme est : « [...] un champ de luttes et de forces instables issu de la révolution néolibérale et de la financiarisation ». Cette appréciation mitigée

épouse sans doute le jugement amer que X. Timbeau (2017 : 22) fait de ce système :

Une force de transformation de la nature et des sociétés humaines. Sa puissance d'expansion, faire de l'argent avec l'argent, n'a pas de limites prédéfinies. L'inégalité est son essence car l'accumulation de l'argent est source du pouvoir privé sur autrui et la recherche du pouvoir est insatiable. L'inégalité est donc intrinsèque à la nature des sociétés que l'on appelle capitalistes.

Suivant cet exposé des fondements de cette doctrine, Il faut reconnaître que les caractéristiques du capitalisme ainsi décrites s'actualisent bel et bien dans l'imaginaire dans *Sérotonine*. En ce sens, on y découvre une société textuelle clivée, à travers une classe ouvrière asservie et maintenue sous domination des grands industriels qui mettent en place et appliquent des décisions politiques inégales. Cependant, toutes ces injustices récriménées n'ont qu'un seul but : l'accumulation incessante du capital.

1.2. L'obstination des placements financiers

F. Chesnais (2006 : 14) parle de la nouvelle forme du capitalisme qui s'ouvre et dont l'un des traits majeurs est la dominante acquise par la finance, c'est-à-dire le capital de placement qui « se valorise en extériorité à la production, sans sortir de la sphère des marchés de titres (obligations et actions), mais en captant la valeur et la plus-value ». Dans le même sens, A. Giovanni (2006 : 13) démontre cette primauté du capital quand il affirme : « le néolibéralisme tend à l'établissement d'un environnement favorisant l'accumulation du capital par le biais du prêt, de l'emprunt et de la spéculation financière, plutôt que par l'investissement dans le commerce et la production ».

Suivant ces précieuses explications relatives au fonctionnement du système capitaliste actuel, l'on comprend pourquoi les personnages zoliens sont enclins à l'idée de l'investissement et d'endettement permanent.

1.2.1. Sous-thème de l'investissement

Animé par l'ambition d'être au sommet du monde de la finance, les personnages se lancent à des investissements illimités et démesurés. Ils s'obstinent à amasser des richesses jusqu'à la limite de leurs possibilités. Saccard, aux ambitions gargantuesques, cherche à convaincre tout venant de devenir actionnaire ou obligataire. Face à la princesse d'Orviedo qu'il veut persuader d'embrasser le monde de la finance, il se met à minimiser les risques :

[....] Les risques, tout est là, et la grandeur du but aussi. Il faut un projet vaste, dont l'ampleur saisisse l'imagination ; il faut l'espoir d'un gain considérable, d'un coup de loterie qui décuple la mise de fonds, quand elle ne l'emporte pas ; et alors les passions s'allument, la vie afflue, chacun apporte son argent, vous pouvez repêtrer la terre. [...] Quel mal voyez-vous là ? [...] On perd, mais on gagne, on espère un bon numéro, mais on doit s'attendre toujours à en tirer un mauvais, et

l'humanité n'a pas de rêve plus entêté ni plus ardent, tenter le hasard, obtenir tout de son caprice, être roi, être dieu ! (L : 104)

Ce discours apologétique sur le jeu semble porteur et fécond car beaucoup ont vendu leurs biens sous formes de titres pour investir dans le marché financier. Et, selon Saccard, c'est cet espoir d'être propulsé au faite du monde de la finance qui devrait animer tout actionnaire. Conséquemment, la princesse finit par mettre à sa disposition le capital de vingt-cinq millions. Et pour la rassurer, il se livre à des promesses fallacieuses telles qu'elles apparaissent dans ce discours explosif de démesure :

Sachez donc que ce n'est rien encore tout ça ! Que ce pauvre petit capital de vingt-cinq millions est un simple fagot jeté sous la machine, pour le premier coup de feu ! Que j'espère doubler, le quadrupler, le quintupler, à mesure que les opérations s'élargiront ! qu'il nous faut la grêle des pièces d'or, la danse des millions (L : 105).

À analyser la psychologie de ce personnage, on s'aperçoit que sa satisfaction ne découle pas du problème résolu grâce à l'argent. Son obstination à avoir plus d'argent déborde ce que George Simmel (2018 : .25) appelle « l'horizon téléologique humain » qui consiste en ce « qu'on ait de l'argent, 2. qu'on le dépense, 3. qu'on possède l'objet ». Son plaisir provient plutôt de l'idée juste de la possession dans les proportions démesurées. L'argent est érigé en « fin autonome ». George Simmel (2018 : .25) Son esprit est endoctriné par l'idée que la quête de l'argent et son cumul sont des buts primordiaux de la vie. Le sentiment de félicité est dans la conscience de posséder beaucoup d'argent ; de telle sorte qu'à l'idée de fin de l'argent en deçà de ce point de cristallisation, alors survient le sentiment de l'ennui qu'on observe chez certains hommes d'affaires. Il en ressort que l'argent, dans ce contexte, assure non seulement la paix mais également la sécurité car tous les différends et toutes les incompatibilités du monde trouvent en lui leur équilibre et leur unification. Cette analyse trouve un écho favorable dans la thématique de la psychologie de l'argent faisant état de ce qui suit : « le *tertium comparationis* est l'impression de calme et de sécurité que garantit justement, contrairement à toute autre possession, la possession d'argent et qui correspond psychologiquement à celle que trouve le croyant dans son Dieu ». Georg Simmel (2018 :39) Toutefois, cette obsession du cumul finit toujours par s'effondre par la crise.

12.2. Sous-thème de la crise financière

La crise financière se comprend comme la perte du capital financier. Celle-ci résulte de l'économie de la démesure. Dns le langage économique, c'est quand le surinvestissement des capitaux engendre surendettement. C'est la réalité à laquelle est confronté Saccard, administrateur de la Banque de l'Universelle. Après un long feuilleton de gains virtuels capitalisés, tout a commencé à sombrer de manière irrésistible. Pour preuve, les indices ci-après attestent la chute : « les actions de l'Universelle étaient tombées,

coup sur coup, au-dessus du pair, à 430 francs et la baisse continuait, l'édifice craquait et s'écroulait, d'heure en heure ». (L :321), « Quelle force mystérieuse, après avoir édifié si rapidement cette tour d'or, venait donc ainsi de la détruire ? Les mêmes mains qui l'avaient construite, semblaient s'être acharnées, prises de folie, à ne pas en laisser une pierre debout » (L : 347).

Cette mise en scène de la chute démontre à suffisance la vulnérabilité de l'économie financiarisée et le caractère flottant du marché financier. En clair, Emile Zola et Michel Houellebecq dépeignent les réalités ubuesques du système capitaliste dont les mutations d'une époque à une autre entraînent toujours les mêmes effets.

Par-delà tout, il était question de circonscrire le thème du capitalisme dans l'économie sémantique des textes. Ainsi, l'analyse s'est intéressée à l'isotopie de la concurrence ou de la compétition économique et à l'obstination du placement des capitaux dans le marché financier. Toutefois, si chez Zola, le personnage nourrit des ambitions gargantuesques d'accumuler à l'infini le pouvoir d'achat pour se prévaloir maître incontesté de la finance à Paris ; chez Houellebecq, par contre, le personnage déplore plutôt les injustices qu'entraîne le système capitaliste, en accentuant l'écart entre les riches et les pauvres, entre les industriels et les ouvriers. Dès lors, nous voulons savoir et démontrer comment cette idéologie capitaliste impacte sur la vie des personnages, mieux sur leur cohésion psychique ou mentale, familiale ou sociale.

2. L'impact du capitalisme sur le comportement social des personnages

Dans la démarche de la critique thématique de J.P. Richard (1961 : 5), cette partie correspond à la description des motifs du thème. Pour ce dernier, « les motifs sont ces rapports abstraits que le lecteur s'efforce d'apercevoir en filigrane derrière tout événement sensible ». Pour lui, l'essentiel du travail réside dans la corrélation entre les éléments abstraits de l'univers fictif. D'où la précision suivante :

[...] Toute critique moderne est structurale. La thématique croit comme le croient en même temps la linguistique, l'histoire, l'anthropologie..., que la partie ici telle phrase, image, pensée détachée de l'œuvre, ne peut se comprendre qu'une fois mise en relation avec le tout dont elle fait partie, et que celui-ci est bien plus que la somme de ses parties, qu'il en constitue l'horizon, l'au-delà ou la synthèse. J.P. Richard (1961 : 7),

Ainsi, il s'agit d'établir que le comportement délié des personnages est commandé par le système économique qui les encadre socialement. Autrement dit, nous voulons montrer, à partir des cas de déliaison, tant dans la sphère familiale qu'affective, que la vie sociale de ces derniers est rythmée par la loi de l'offre et de la demande ou de l'échange des services. Mais, avant d'y parvenir, commençons par présenter le fonctionnement idéologique de la société capitaliste.

2.1. La société capitaliste

Le capitalisme est une idéologie politique fondée sur la défense de la propriété privée. Malgré les variantes que ce système connaît selon les époques, cette définition reste fondamentale. Il repose donc sur l'idéologie individualiste qui gagne les mœurs et le quotidien depuis le XIXe siècle. Et, si l'individualisme prône et réclame, selon G. Lipovetsky (1989 : 13), « le droit à la liberté, en théorie illimitée dans l'économique, le politique, le savoir », cela signifie que les individus cherchent désormais à se déterminer par rapport à eux-mêmes en se passant de la collectivité. L'on peut comprendre F. Nkolo (2008 : 123) qui parle de « l'homme émietté » dans la société capitaliste qu'il qualifie de postmoderne. De son point de vue, l'un des principes de cette société est la loi de la dissémination du social. Du fait de ce principe d'organisation sociale, le sujet fragmenté vit dans un contexte économique qui fonctionne, pour reprendre F. Nkolo (2008 : 114), avec une « grande marge de l'incertitude, l'aléatoire, le hasard et de la chance » ; ce qui l'expose *de facto* à la déliaison.

2.2. Le système capitaliste et ses multiples dissensions

2.2.1. Du culte de l'individualisme à La dissension familiale

La dissension ou déliaison familiale laisse observer la dysharmonie entre les membres qui la constituent, l'impossibilité pour les parents et les enfants de vivre en harmonie. Vue sous cet angle, la famille cesse d'être un lieu dans lequel l'enfant construit son bonheur présent et futur. Elle a pour rôle de lui donner les bases qui faciliteront son insertion dans la société et son épanouissement. Malheureusement, cette fonction de la famille est mise à mal dans le contexte que nous décrivons. G. Lipovetsky (1989 : 17) fait d'ailleurs observer que c'est l'idéologie individualiste qui sous-tend la société de consommation. Voilà pourquoi elle « légitime l'affirmation de l'identité personnelle conformément aux valeurs d'une société personnalisée où l'important est d'être soi-même ». Dans *Sérotonine*, Houellebecq expose cette décomposition de l'unité familiale, du moins la dysharmonie entre les parents et leur progéniture. L'enfant devient donc comme un intrus, un obstacle à l'épanouissement des parents. De même, entre les époux, chacun est préoccupé par ses propres affaires. Dans ces conditions, la femme peut se dispenser l'obligation de prendre soin de son foyer, de sa progéniture. C'est l'exemple typique de la famille de Claire qui, très jeune, est dans l'obligation de libérer la maison familiale et d'aller vivre dans un internat de Ribeaupillé, suite au décès de son père dans un accident de circulation. Sa mère ne souhaite pas vivre avec elle, au risque d'hypothéquer son propre bonheur. C'est la substance de ce passage :

Elle n'avait pas supporté l'idée de se retrouver seule avec sa fille, son mari était certes un queutard mais également un père assez tendre, qui prenait une grande part dans les soins de l'enfant, et elle ne sentait aucune fibre maternelle, absolument aucune, et avec les enfants dans le cas de la mère c'est un tout, soit on se dévoue totalement à eux, on oublie son propre bonheur pour se consacrer au leur, soit c'est l'inverse

qui se produit, et ils ne sont plus qu'une présence immédiatement gênante et rapidement hostile.(S : 80)

Visiblement, les membres de la famille créent des conditions d'éloignement partiel ou définitif. Emiettée, décadente et dépourvue de ses valeurs fondamentales d'amour et de solidarité, la famille semble ne plus avoir de sens. Elle se meurt aujourd'hui à petit feu, à cause du primat des valeurs individualistes. L'on constate la prééminence de la société de consommation dans la conduite de la mère. Pour G. Lipovetsky (1989 :18), dans cette société, c'est l'expression de la culture postmoderne, c'est-à-dire celle qui est tellement « hétéroclite, décentrée, matérialiste et psy, porno et discrète, novatrice et retro, consummative et écologiste » qu'elle éloigne des individus de la sphère familiale et les désolidarise. C'est ainsi que Claire et sa mère, toutes engagées au marché de la séduction, se font des coups bas, ce d'autant plus que la compétition est légitimée dans ce système économique. La fille, ne supportant pas les nombreuses aventures sexuelles de sa mère, à son vieil âge, entreprend de séduire tous les amants de celle-ci pour lui donner, semblerait-il, une leçon. Comme on pouvait s'y attendre, cet acte est perçu par sa mère comme une déclaration de guerre. Pour se venger, elle séduit à son tour les amis de sa fille. Florent, témoin d'une scène d'affrontement entre les deux, rapporte les faits :

D'emblée, une lutte s'était engagée avec sa mère, une lutte qui avait duré presque sept ans, une lutte féroce, basée avant tout sur une compétition sexuelle de tous les instants. J'en connaissais certains moments forts, comme celui où Claire ; ayant découvert des préservatifs en fouillant dans le sac à main de sa mère, avait traité celle-ci de « vieille pute ». Je savais moins, et je l'appris, que Claire, joignant en quelque sorte le geste à la parole, avait entrepris de séduire la plupart des amants de sa mère en utilisant cette technique, simple mais efficace, que je l'avais vu employer avec moi. Je savais encore moins que la mère de Claire, contre-attaquant avec les moyens plus sophistiqués dont la femme mure apprend peu à peu à user par la lecture des féministes de référence, avait de son côté entrepris de se taper les petits amis de Claire. (S : 81)

En effet, si l'on s'arrête uniquement sur l'expression « lecture des féministes de référence », on comprend bien le contexte qui justifie cette conduite déviante de la mère. L'on ne saurait ignorer que c'est celui de l'économie de marché, où tout se vend. Ainsi, même le corps devient un bien d'échange et la beauté physique devient un atout dans la compétition des corps. Il en est de même chez Zola, avec le personnage Saccard. Soucieux d'améliorer ses conditions de vie par tous les moyens, celui-ci trouve incommode de s'occuper de l'éducation de son fils, Victor, après le décès de sa mère. Ainsi, l'enfant est cédé à une parenté qui ne lui accorde non plus d'attention ; d'après le narrateur : « Victor laissé à la charge d'une cousine trop occupée pour le surveiller, poussant au milieu de l'abjection » (L : 133). Comme nous l'avons déjà souligné, dans la société capitaliste qui établit le marché comme mode de régulation économique et sociale, tout le

monde est préoccupé par sa survie propre. Du coup, l'enfant apparaît comme un objet de rebut et un obstacle économique.

Par ailleurs, nous avons l'impression que les rivalités économique se vivent également au sein de la famille. La mère et la fille se considèrent désormais comme des rivales, entretiennent des relations avec les mêmes partenaires ainsi que le jeune garçon et son père. Dans le récit, Saccard, pour atteindre ses objectifs économiques, se retrouve en train de sacrifier jusqu'à sa vie affective tout en sacrifiant l'intégrité morale de son fils. Dans un entretien entre Caroline et Maxime, fils de Saccard. Ce dernier fait la confidence de certaines affaires de son père et qu'il essaie de justifier :

- Voyez-vous, il faut comprendre papa. Il n'est pas, mon Dieu, pire que les autres. Seulement, ses enfants, ses femmes, enfin tout ce qui l'entoure, ça ne passe pour lui qu'après l'argent...Oh ! Entendons-nous, il n'aime pas l'argent en avare, pour en gros tas, pour le cacher en cave. Non ! S'il en veut faire de partout, s'il en puise à n'importe quelles sources, c'est pour le voir couler chez lui en torrents, c'est pour toutes les jouissances qu'il en tire, de luxe, de plaisir, de puissance.... (L : 208)

L'enfant explique les écarts de conduite de son père, sans évidemment les justifier. Selon son raisonnement, son père est prêt à tout sacrifier pour de l'argent, son désir de puissance. Le narrateur développe en profondeur la déformation sociale du personnage querellé :

Saccard vendant son nom, épousant pour l'argent une fille séduite ; Saccard, par son argent, sa vie folle et éclatante, achevant de détraquer cette grande enfant malade ; Saccard, dans un besoin d'argent, ayant à obtenir d'elle une signature, tolérant chez lui les amours de sa femme et de son fils, fermant les yeux en bon patriarche qui veut qu'on s'amuse. L'argent, l'argent roi, l'argent Dieu, au-dessus du sang, au-dessus des larmes. (L : 209)

Les lignes ci-dessus révèlent des réalités insoutenables et ubuesques mais cautionnées pour des raisons pécuniaires. Le narrateur zolien parle ainsi de « l'argent empoisonneur, pourrisseur de vie » (L : 209) pour montrer combien l'argent a sérieusement brisé les liens sociaux. Chez Houellebecq, l'on n'est pas surpris des chiffres représentant le taux d'abandon de la famille, tel qu'ils sont rapportés par le narrateur : « plus de douze mille personnes, en France, chaque année, choisissaient de disparaître, d'abandonner leur famille et de refaire leur vie, parfois à l'autre bout du monde, parfois sans changer de ville ». (S : 34) Chose curieuse qui n'a rien d'égal, pourrait-on dire. Le processus de déliaison est en marche de manière irréversible. La même réalité est perceptible au niveau des couples.

2.2.2. De la primauté de l'économie de marché à la dissension sentimentale

La déliaison ou dissension sentimentale réfère à la détérioration des rapports affectifs. Cette dégradation semble normale à la logique du

système & établi. D'ailleurs, dans la société postmoderne, à économie capitaliste, le sentiment d'amour comme don de soi s'est considérablement dilué. Puisque tout se conçoit selon la logique de : « l'échange généralisé, l'évaluation strictement monétaire des êtres et des choses » (P. Bergounioux, 2005 : 167), même les relations conjugales tendent à disparaître pour laisser place à un amour libertin et intéressé. Ce type d'amour, propre à l'individualisme contemporain, caractérise des personnes qui s'adonnent aux plaisirs sexuels en s'affranchissant des tabous et interdits dictés par la société, quitte à choquer les mœurs. Cela se vit dans *Sérotonine*, où le personnage Florent pourrait être taxé de libertin ; car, depuis sa jeunesse, à vingt-sept ans plus précisément, il s'amuse déjà à aller de fille en fille. Son souci premier étant la découverte des « passions d'une violence inouïe » (S : 59) que seule peut procurer des relations avec des filles de différents pays, des femmes plus matures que lui, comme il le laisse entendre dans l'extrait suivant :

Il y avait déjà eu pas mal de filles-des étrangères essentiellement. [...] Je connus donc charnellement des jeunes filles de différents pays [...] il eut donc différentes femmes, essentiellement des Espagnoles et des Allemandes, quelques Sud-américaines, une Hollandaise également, appétissante et ronde, qui ressemblait vraiment à une publicité de gouda. (S : 58-59)

En effet, la conduite de débauche du personnage nous situe à une autre dimension d'amour. L'amour entre ici dans la logique de l'économie de marché, avec la loi de l'offre et de la demande. Avec de l'argent, il s'offre des plaisirs libidinaux de manière exponentielle. Toutefois, cet amour marchand, selon Claude (2014 : 37), semble vecteur de « l'ouverture à l'altérité » et permet « d'élargir son horizon, de découvrir de nouvelles manières de vivre ou de penser, de s'initier à un nouveau loisir, et on ajouterait même de goûter à de nouvelles « saveurs ». On peut donc constater que le système capitaliste expose à la libération sexuelle, avec le droit au plaisir individuel qui remet en cause l'éthique la responsabilité. Mais, cette vie de débauche n'est pas sans conséquences dans la vie du personnage ; car il est incapable de garder ou alors de maintenir une relation durable avec ces différentes femmes. Slavoi (1995 :122) aborde dans ce sens et fait observer : « la dégradation de la sphère de l'amour qui ouvre trop grand le champ des possibles et appauvrit les liens amoureux, [...] contribue à la jouissance, une incapacité à se connecter avec l'autre. [Car] les individus postmodernes sont devenus pervers, polymorphes et ne communiquent plus ». C'est ce que vit Saccard. Ce dernier n'éprouve aucun amour envers ses multiples compagnes. Il est détaché de la passion amoureuse pour celle de l'argent. Le narrateur donne à lire quelques traits spécifiques de ce personnage hors du commun :

Dans l'assouvissement de ses appétits, il aurait voulu se découvrir un sixième sens, pour le satisfaire. Madame Caroline, qui en était arrivée à sourire toujours, même lorsque son corps saignait, restait une amie, qu'il écoutait avec une sorte de déférence conjugale. [...] La baronne

Sandorff...commençait à ne plus l'amuser, d'une froideur de glace, au milieu de ses curiosités perverses. Et, d'ailleurs, lui-même n'avait jamais connu de grandes passions, étant de ce monde de l'argent, trop occupé, dépensant autre part ses nerfs, payant l'amour au mois. Aussi, lorsque l'idée de la femme lui vint, sur le tas de ses nouveaux millions, ne songea-t-il qu'à en acheter une très cher, pour l'avoir devant tout Paris, comme il se serait fait un cadeau d'un très gros brillant. (L : 245)

D'après ce passage, le personnage en question est prêt à tout sacrifier pour de l'argent. C'est ainsi qu'il préfère acheter des moments de plaisir sexuel mensuellement au lieu de construire un foyer stable. Toute son énergie est concentrée sur la recherche du gain financier. Son égocentrisme doublé de son autoflagellation n'a rien d'égal. Au lieu de contribuer à améliorer les conditions d'existence, l'argent se révèle comme un empoisonneur de la vie sentimentale et une source de souffrance rompant l'équilibre psychique

Fort de ces différentes fractures sociales et psychiques soulignées dans la vie des personnages, l'on constate que l'argent a une influence négative. A ce propos, nous devons chercher à déceler le message idéologique de ces écrivains, en se fondant sur les discours des personnages, lesquels sont perçus comme des discours sociaux selon la sociocritique.

3. Du discours anticapitaliste à l'émergence d'une alternative socialisante

Selon J.P. Richard (1961 : 7), l'univers imaginaire réfère à « l'effet provoqué sur nos sens par les différents motifs d'un thème ». Ainsi, les fictions étudiées donnent lieu à des interprétations qui découlent des indices textuels exploités. En effet, il est question de montrer que le locuteur dans le roman est un individu social, historiquement concret et défini, dont « le discours est un langage social ». Dans ce sens, M Bakhtine (1978 : 148) précise : « Les paroles particulières des personnages prétendent toujours à une certaine signifiante, à une certaine diffusion sociale : ce sont des langages virtuels ». Cette lecture interne est complétée par l'interprétation sociocritique qui cherche à situer le texte dans son contexte de production, en établissant le lien entre le texte et la société. Dans cette optique, le discours des personnages laisse observer le cynisme du système capitaliste tout en se montrant favorable à une idéologie plus humanisante.

3.1. Le capitalisme : un système d'atomisation et de réification de l'humain

Au vu du destin tragique qui accable les personnages mis en scène, nous pouvons aisément constater que les différents écrivains exposent le système capitaliste comme une idéologie qui porte en elle des germes de la destruction du social et de l'humain. Chez Houellebecq, les personnages Florent et Ayméric ploient sous le coup de la fracture sentimentale et

sociale. En effet, Florent finit ses jours sur terre étant sous le coup de la dépression. Remarquablement, Florent apparaît comme un *looser*. Il prend conscience que tout est perdu et l'inconfort s'installe. Il a de la difficulté à surmonter ce qui lui arrive, il est comme conduit par des marées qui le frappent dans tous les sens et ne sait pas comment reprendre le contrôle. Il sombre ainsi dans une profonde dépression qui amène son nouveau docteur Azote à augmenter sa dose de captorix, car son état s'est tellement détérioré que le passage ci-après illustre cette détérioration du personnage : « Evidemment je vais vous passer à 20mg, poursuivit [Azote], mais bon 15 mg ou 20... les antidépresseurs ne peuvent pas tout faire, je suppose que vous en êtes conscient. » j'en étais conscient. « Et puis 20mg, il faut bien se rendre compte, c'est quand même le dosage maximal sur le marché ». (S :196-197). Sans surprise aucune, Aymeric connaît le même sort. Ayant vainement tenté de mener une vie heureuse, il s'emploie à s'auto-détruire. Il n'a plus rien à attendre dans cette misérable vie car sa femme l'a quitté. De plus, son travail à l'exploitation n'a jamais été fructueux. Sa seule envie est de disparaître de la surface de la terre où le système capitaliste inique et sauvage lui a volé tous ses rêves, la possibilité d'avoir une vie favorable, bref lui a volé son bonheur. Cependant, il veut mourir en héros afin que le mouvement de protestation auquel il était engagé, reste à jamais dans l'histoire. Le désir de mettre fin à sa vie se profile dans cet extrait révélateur des circonstances spatio-temporelles :

Il tourna lentement, de la gauche vers la droite, visant individuellement chaque CRS, derrière son bouclier (ils ne pouvaient en aucun cas tirer les premiers, ça j'en avais la certitude ; mais c'était la seule certitude, en réalité, que j'avais). Il accomplit ensuite un mouvement inverse, de la droite vers la gauche ; puis, ralentissant encore, il revint vers le centre, s'immobilisa pendant quelques secondes, je pense moins de cinq. Quelque chose de différent passa alors sur son visage, comme une douleur générale ; il retourna le canon, le plaça sous son menton et appuya sur la détente. Son corps s'abattit vers l'arrière, heurtant bruyamment le plateau métallique du pick-up ; il n'y eut pas de projection de sang, de cervelle, rien de ce genre. (S : 165)

Vraisemblablement, Houellebecq choisit de faire de ses personnages des victimes du système capitaliste sauvage, qui décime des vies. En effet, la mort d'Aymeric avait suscité maintes interrogations ; les uns trouvaient en son acte une sorte de violence tragique ; et, d'autres accusaient le gouvernement de ne pas avoir été sensible aux cris de détresse de ces pauvres agriculteurs qui ne souhaitaient qu'améliorer leurs conditions de travail. Ainsi, sa mort démontre à suffisance le cycle infernal des souffrances que des pauvres connaissent dans le système capitalisme financier, où l'argent est le seul régulateur du marché. Dans la même veine, Zola expose des situations de vulnérabilité liées à ce système économique. Nous notons par exemple que tous les actionnaires ayant œuvré à la création de l'Universelle, la fameuse banque de crédit dirigée par Saccard, ont été réduits à zéro, à cause de l'échec de leur spéculation

à la bourse. Le passage suivant décrit l'état de déconstruction psychologique et sociale dont ces derniers font l'objet :

Jantrou noyé dans l'alcool, la Sandorff noyée dans la boue, Massias retombé dans la misérable condition de chien rabatteur, Flory, voleur en prison...C'étaient, plus navrantes et pitoyables, les victimes inconnues, le grand troupeau anonyme de tous les pauvres que la catastrophe avait faits, grelottant d'abandon, criant de faim. Puis, c'était la mort, des coups de pistolet qui partaient aux quatre coins de Paris. (L : 347)

L'on peut donc constater que le système capitaliste en question n'a aucune garantie de stabilisation sociale. Il est flottant et chimérique au regard de nombreuses crises sociétales qu'il suscite. Pour surmonter cette économie instable, spéculative et sujette à des retournements brutaux, l'univers imaginaire de ces auteurs semble favorable à l'instauration d'un système favorable à l'économie sociale et solidaire.

3.2. Le vœu pour une gouvernance socialisante et humaine

Selon la démarche de la sociocritique, explique H. Mitterrand (1980 : 7), le texte de fiction va au-delà des « structures de surface » qui ne sont que des structures formelles et périphériques du texte, pour prendre en compte les « structures profondes du discours ». A ceci s'ajoute cette note plus explicative qui guide l'analyse idéologique : « c'est dans la même forme que le romancier donne au mode d'existence de ses personnages, de leur décor, et de leur destin, et alors qu'il pense en fournir une image authentique ou vraisemblable, que se glisse le geste idéologique ». H. Mitterrand (1980 : 7), C'est pourquoi il reconnaît au romancier une triple compétence, à savoir la compétence linguistique, la compétence historique et la compétence sociale.

En raison de ces clarifications théoriques et surtout en s'appuyant sur des discours fictifs des personnages, nous pouvons constater que les deux écrivains sont rétifs à l'idéologie du capitalisme, laquelle engendre beaucoup de dissensions dans la société. A l'opposé, ces derniers se montrent favorables à l'implémentation d'une idéologie socialiste dont le système de gouvernance est empreint de justice et de dignité humaine. Cette alternative semble indiquée pour la reconstruction des vies fragmentées à cause de la recherche effrénée de l'argent. C'est ce que cherche à démontrer Sigismond dans *L'argent*. Celui-ci rêve d'un « Etat collectiviste » qui puit mettre en déroute l'accumulation du capital privé. Répondant à Saccard, Sigismond exprime le vœu de voir le renversement de l'ordre capitaliste. Il dit : « L'Etat collectiviste n'aura qu'à faire ce que vous faites, vous exproprier en bloc, lorsque vous aurez exproprié en détail les petits, réaliser l'ambition de votre rêve démesuré, qui est, d'absorber tous les capitaux du monde, d'être l'unique banque, l'entrepôt général de la fortune publique ». (L : 272). Aussi continue-t-il : « Il faut le détruire, cet argent qui masque et favorise l'exploitation du travailleur, qui permet de le voler. [...] Toute notre anarchie vient de là...Il faut le tuer, il faut tuer

l'argent ». (L : .273) La mort dont il est question ici est sur le plan symbolique.

Ces paroles du personnage résonnent comme la voix de l'auteur, si on considère les dires de Bakhtine cité *supra*, selon lesquels les « paroles particulières des personnages prétendent toujours une certaine signifiante ». M Bakhtine (1978 : 148) Nous voyons par-là que Zola exprime son attachement aux valeurs socialistes. Il semble attaché à la dignité de l'homme qui mérite toute la considération en lieu et place de l'argent qui nous avilit ; enfin, son vœu est que l'argent serve plutôt de moyen de médiation et de rapprochement avec l'altérité. Dans la même optique, Houellebecq ne s'éloigne pas de ce cadre de restauration de la dignité humaine. Il réclame avec la même hargne une gouvernance équilibrée et concertée qui évite d'aggraver des clivages et des injustices. Voilà pourquoi, à travers Florent, il s'indigne des décisions politiques injustes qui mettent à mal les petits producteurs, en les appauvrissant davantage. Sa position idéologique est celle d'un réactionnaire qui réclame un Etat régulateur de la vie sociale en lieu et place du marché, comme cela est en vigueur dans le système capitaliste actuel.

Conclusion

L'étude faite sur les romans de Houellebecq et Zola nous a permis de scruter l'imaginaire du capitalisme dans les textes littéraires, en montrant l'influence de ce système économique sur le fonctionnement de ces sociétés. Fondée sur l'hypothèse selon laquelle la société capitaliste, quelle que soit l'époque, est à l'origine des multiples fragmentations sociales, l'étude s'est appuyée sur la démarche thématique combinée à la sociocritique. Cette dernière a permis de partir du texte pour la société afin de nous situer l'idéologie en déconstruction dans le corpus. Partant de l'identification du thème, à partir des constructions isotopiques de la logique concurrentielle et de l'accumulation du capital, il a été mis en exergue des différents sous-thèmes y afférant. La description des motifs quant à elle aura permis d'établir une relation entre des situations de vie des personnages et le système économique qui les encadre. Cela a permis d'aboutir à la vision du monde de ces auteurs, selon laquelle le système capitaliste participe à la dégradation de l'intégrité émotionnelle, psychique, morale et sociale de l'être humain au point d'en faire un esclave financier. De là, force-nous est donnée de confirmer notre hypothèse d'étude, à savoir que les auteurs se positionnent comme des antilibéraux économiques qui voient en cette nouvelle idéologie libérale une nouvelle forme de totalitarisme ; en un mot, il s'agit d'un totalitarisme économique (Atangana Ngono, 2018) qui amplifie les inégalités tout en accentuant des injustices entre les couches moyennes et les grands industriels. Cette position est soutenue par F. Chesnais, (2006 :15) qui décrit cette nouvelle formule impérialiste par « la centralisation du capital, la polarisation de la

richesse et surtout par l'évolution des systèmes politiques vers la domination d'oligarchies, lesquelles sont exclusivement tournées vers leur enrichissement et la reproduction de leur domination ». Aussi est-il important de renchérir qu'en raison de cette politique discriminatoire de spoliation des plus démunis développée par le capitalisme, Houellebecq et Zola semblent rêver d'une alternative socialiste dont le système de gouvernance apparaît apaisé, social et solidaire. Toutefois, nous pensons que toutes ces idéologies alternatives demeurent une vue d'esprit.

Bibliographie

- ATANGANA NGONO, D., (2018), *L'utopie du néolibéralisme dans la prose romanesque de Michel Houellebecq*, [Thèse de Doctorat ph/D], Université de Yaoundé I.
- BERGOUNIOUX, P., (2005), « De la littérature à la marchandise », *Le Débat*. Comment enseigner le français ? n 135, Paris, Gallimard.
- BAKHTINE, M., (1978), *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.
- CHARAUDEAU, P. MAINGUENEAU, D., (2002), *Dictionnaire de l'analyse du discours*, Paris, Seuil
- CHIJIÉ EMAHA, F. (2021-2022), *Procès de la déliaison et quête du bonheur dans sérotonine de Michel Houellebecq*, [Mémoire de DIPES 2], Ecole normale supérieure de l'Université de Bertoua.
- COLLOT, M.(1987), « Le thème selon la critique thématique », in *Variations sur le thème*, Paris, Seuil.
- GADREY, J., (2001), « Nouvel esprit du capitalisme et idéologie néolibérale », in *Symposium sur le Nouvel esprit du capitalisme*, éditions scientifiques et médicales Elvier SAS.
- DOUSSOUY, Gérard, (2009), *Les théories de la mondialité. Traité des relations internationales*, Paris, L'Harmattan.
- HOUELLEBECQ, M., (2019), *Sérotonine*, Paris, Flammarion.
- LEBARON, F., (2019), « capitalisme-français : Le début de la fin ? », Dans *Savoir/Agir*, N°48 : <https://www.cairn.info/rvue-savoir-agir-2019-2-page-5.htm>.
- LIPOVETSKY, G., (1989), *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Folio.
- MITTERAND, H., (1908), *Le Discours du roman*, Paris, PUF.
- NKOLO, F., (2008), *Le Postmodernisme et le nouvel esprit du capitalisme*, Dakar, CODESRIA.
- RICHARD, J.P., (1961), *Introduction à l'univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Seuil.
- SAMIR, A., GIOVANNI, A. FRANÇOIS C., DAVID, H., MAKOTO, I.,CLAUDIO, K., « Qu'est-ce que le néolibéralisme ? », in *Actuel Marx*, 2006/2, no 40, Paris, PUF, pp. 12-23.

- SIMMEL, G., (2018), *L'argent dans la culture moderne et autres essais sur « l'économie de la vie*, Quebec, Pul, deuxième édition.
- TIMBEAU, X., (2017), « Capitalisme et inégalités », dans *Revue d'économie financière*, N°128, pp. 21-43.
- VIALA A. et SHMITT M.P., (1982), *Savoir-lire*, Paris, Didier.
- WESEMAEL, S., (2019), « Sérotonine de Michel Houellebecq : prédiction du destin tragique de la civilisation occidentale », *Relief revue électronique de la littérature française*, 13 (1), pp 54-66.
URL:www.revue-relief.org.
- ŽIŽEK, S., (1995), « On virtual sex and related matters », *Mythos information, Welcome to the wired world*, Berlin, Springer.
- ZOLA, E., (1891), *L'Argent*, Paris, Charpentier.